

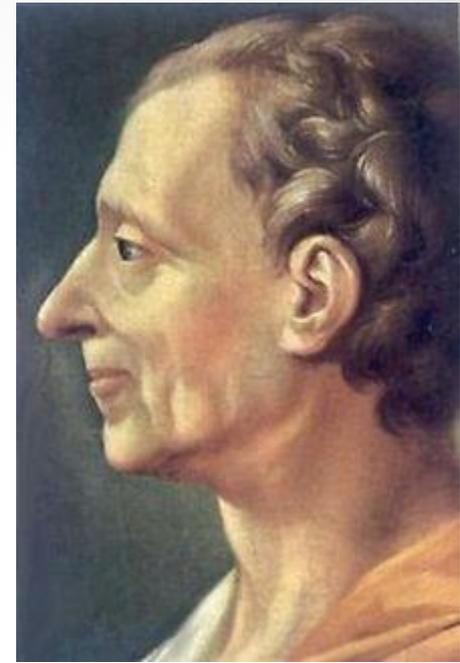
Montesquieu

Lettres persanes

Charles-Louis de Secondat,
baron de La Brède et de Montesquieu

1689-1755

- moraliste
- penseur politique
- philosophe
- écrivain



Lettres persanes (1721) – publication anonyme (Amsterdam)

voyage en Europe: Autriche, Hongrie, Italie (1728), Allemagne (1729), Hollande, **séjour d'un an en Angleterre (1730)**

Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence (1734)

De l'esprit des lois, traité de théorie politique publié à Genève en 1748, sans nom d'auteur

INTRODUCTION

(1721)

Je ne fais point ici d'épître dédicatoire, et je ne demande point de protection pour ce livre : **on le lira, s'il est bon ; et, s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise.**

J'ai détaché ces premières lettres, pour essayer le goût du public ; j'en ai un grand nombre d'autres dans mon portefeuille, que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais c'est à condition que je ne serai pas connu : car, **si l'on vient à savoir mon nom, dès ce moment je me tais.** Je connois une femme qui marche assez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde.

C'est assez des défauts de l'ouvrage, sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne. Si l'on savoit qui je suis, on dirait : Son livre jure avec son caractère, il devrait employer son temps à quelque chose de mieux, cela n'est pas digne d'un homme grave. **Les critiques ne manquent jamais ces sortes de réflexions, parce qu'on les peut faire sans essayer beaucoup son esprit.**

Les Persans qui écrivent ici étoient logés avec moi ; nous passions notre vie ensemble. Comme **ils me regardoient comme un homme d'un autre monde**, ils ne me cachent rien. En effet, des gens transplantés de si loin ne pouvoient plus avoir de secrets. **Ils me communiquent la plupart de leurs lettres ; je les copiai.** J'en surpris même quelques-unes dont ils se seroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité et la jalousie persane.

Je ne fais donc que l'office de traducteur : toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. J'ai soulagé le lecteur du langage asiatique autant que je l'ai pu, et l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes, qui l'auroient ennuyé jusque dans les nues.

Mais ce n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs compliments, dont **les Orientaux** ne sont pas moins prodigues que nous ; et j'ai passé un nombre infini de ces minuties qui ont tant de peine à soutenir le grand jour, et qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plupart de ceux qui nous ont donné des recueils de lettres avoient fait de même ; ils auroient vu leurs ouvrages s'évanouir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné : c'est de voir ces Persans quelquefois aussi **instruits** que moi-même **des mœurs et des manières de la nation**, jusqu'à en connoître les plus fines circonstances, et à remarquer des choses qui, je suis sûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au **long séjour** qu'ils y ont fait : sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'est à un François de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre ; parce que **les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu.**

L'usage a permis à tout traducteur, et même au plus barbare commentateur, d'orner la tête de sa version, ou de sa glose, du **panégyrique de l'original**, et d'en relever **l'utilité, le mérite et l'excellence**. Je ne l'ai point fait : on en devinera facilement les raisons. Une des meilleures est que ce serait une chose très-ennuyeuse, placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une préface.

THÈMES

- Voyage
- Exotique
- Quête des connaissances / du savoir / de la sagesse

LETTRE I.

USBEK À SON AMI RUSTAN.

À **Ispahan**.

Nous n'avons séjourné qu'un jour à **Com**. Lorsque nous eûmes **fait nos dévotions sur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophètes**, nous nous remîmes en chemin, et hier, vingt-cinquième jour de notre départ d'**Ispahan**, nous arrivâmes à **Tauris**.

Rica et moi sommes peut-être les premiers parmi les Persans que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays, et qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher laborieusement la sagesse.

Nous sommes nés dans un royaume florissant ; mais nous n'avons pas cru que ses **bornes** fussent celles de nos **connoissances**, et que la **lumière orientale** dût seule nous **éclairer**.

Mande-moi ce que l'on dit de notre **voyage** ; ne me flatte point : je ne compte pas sur un grand nombre d'approbateurs. Adresse ta lettre à **Erzeron**, où je séjournerai quelque temps. Adieu, mon cher **Rustan**. sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidèle.

De **Tauris**, le 15 de la lune de **Saphar**, 1711.

List I

USBEK DO PRZYJACIELA SWEGO RUSTANA, W ISPAHAN

Zabawiliśmy w Kom tylko jeden dzień. Odprawivszy modły na grobie Dziewicy, która wydała na świat dwunastu proroków, puściliśmy się w drogę; wczoraj, dwudziestego piątego dnia od wyjazdu z Ispahan, przybyliśmy do Taurydy.

Rika i ja jesteśmy może pierwsi z Persów, którym pragnienie wiedzy kazało opuścić kraj rodzinny i którzy się wyrzekli słodczy spokojnego życia, aby w mozole poszukiwać mądrości.

Urodziliśmy się w kwitjącym i szczęśliwym królestwie; ale nie sądziliśmy, aby jego granice miały być granicami naszej wiedzy i aby jedynie światło Wschodu miało nas oświecać.

Donieś mi, co mówią o naszej podróży; nie schlebiaj mi: nie liczę na zbytnią mnogość tych, którzy jej przyklasną. Pisz do Erzerun, gdzie zabawię czas jakiś. Bądź zdrów, drogi Rustanie. Bądź pewny, że w jakim bądź miejscu świata się znajduję, zawsze masz we mnie serdecznego przyjaciela.

Z Taurydy, 15 dnia księżyca Saphar, 1711

Lettre 28

*Rica à***.*

Je vis hier une chose assez singulière, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-dînée, et va jouer une espèce de scène que j'ai entendu appeler comédie. Le grand mouvement est sur une estrade, qu'on nomme le théâtre. **Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits qu'on nomme loges, des hommes et des femmes qui jouent ensemble des scènes muettes, à peu près comme celles qui sont en usage en notre Perse.**

Ici, c'est une amante affligée qui exprime sa langueur ; une autre, plus animée, dévore des yeux son amant, qui la regarde de même : toutes les passions sont peintes sur les visages, et exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en est que plus vive. Là, les actrices ne paraissent qu'à demi-corps, et ont ordinairement un manchon, par modestie, pour cacher leurs bras. **Il y a en bas une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théâtre, et ces derniers rient à leur tour de ceux qui sont en bas.**

Mais ceux qui prennent le plus de peine sont quelques gens qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d'être partout : ils passent par des endroits qu'eux seuls connaissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en étage ; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges ; ils plongent, pour ainsi dire ; on les perd, ils reparaissent ; souvent ils quittent le lieu de la scène et vont jouer dans un autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'aurait osé espérer de leurs béquilles, marchent et vont comme les autres. **Enfin on se rend à des salles où l'on joue une comédie particulière : on commence par des révérences, on continue par des embrassades.** On dit que la connaissance la plus légère met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il semble que le lieu inspire de la tendresse. En effet, **on dit que les princesses qui y règnent ne sont point cruelles**, et, si on en excepte deux ou trois heures du jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que le reste du temps elles sont traitables, et que c'est une ivresse qui les quitte aisément.

Allusion à la Révocation de l'Édit de Nantes (1685)

Lettre 86 [85]

Usbek à Mirza, à Ispahan.

Tu sais, Mirza, que quelques ministres de Chah Soliman avaient formé **le dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume ou de se faire mahométans**, dans la pensée que notre empire serait toujours pollué, tandis qu'il garderait dans son sein ces infidèles.

C'était fait de la grandeur persane, si, dans cette occasion, l'aveugle dévotion avait été écoutée.

On ne sait comment la chose manqua : ni ceux qui firent la proposition, ni ceux qui la rejetèrent, n'en connurent les conséquences ; le hasard fit l'office de la raison et de la politique, et sauva l'empire d'un péril plus grand que celui qu'il aurait pu courir de la perte d'une bataille et de la prise de deux villes.

En proscrivant les Arméniens on pensa détruire en un seul jour tous les négociants et presque tous les artisans du royaume. Je suis sûr que le grand Chah Abas aurait mieux aimé se faire couper les deux bras que de signer un ordre pareil, et qu'en envoyant au Mogol et aux autres rois des Indes ses sujets les plus industrieux, il aurait cru leur donner la moitié de ses États.

S'il faut raisonner sans prévention, je ne sais pas, Mirza, s'**il n'est pas bon que dans un État il y ait plusieurs religions.**

On remarque que ceux qui vivent dans des religions tolérées se rendent ordinairement plus utiles à leur patrie que ceux qui vivent dans la religion dominante ; parce que, éloignés des honneurs, ne pouvant se distinguer que par leur opulence et leurs richesses, ils sont portés à acquérir par leur travail et à embrasser les emplois de la société les plus pénibles.

D'ailleurs, comme **toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la société**, il est bon qu'elles soient observées avec zèle. Or qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zèle que leur **multiplicité** ?
[...]

J'avoue que les histoires sont remplies de guerres de religion. Mais, qu'on y prenne bien garde : **ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres, c'est l'esprit d'intolérance**, qui animait celle qui se croyait la dominante [...].

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi 1, 1715.

Lettre 161

Roxane à Usbek, à Paris.

Oui, je t'ai trompé ; j'ai séduit tes eunuques ; je me suis jouée de ta jalousie ; et j'ai su, de ton affreux sérail, faire un lieu de délices et de plaisirs.

Je vais mourir ; le poison va couler dans mes veines.

Car que ferais-je ici, puisque le seul homme qui me retenait à la vie n'est plus ? Je meurs ; mais mon ombre s'envole bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices ? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes désirs ?

Non : j'ai pu vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre : j'ai réformé tes lois sur celles de la nature, et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrais me rendre grâces encore du sacrifice que je t'ai fait ; de ce que je me suis abaissée jusqu'à **te paraître fidèle** ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurais dû faire paraître à toute la terre ; enfin, de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appelât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étais étonné de ne point trouver en moi les transports de l'**amour**. **Si tu m'avais bien connue**, tu y aurais trouvé toute la violence de la **haine**.

Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'était soumis. Nous étions tous deux heureux : tu me croyais trompée, et **je te trompais**.

Ce langage, sans doute, te paraît nouveau. Serait-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais c'en est fait : le poison me consume ; ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affaiblir jusqu'à ma haine ; **je me meurs**.

• *Du sérail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rébiab 1, 1720.*

Commentaire relatif au roman de harem (drame du sérail):

les sens constituent un obstacle au règne de la raison: dès qu'il s'agit de ses femmes, Usbek semble ne plus être conscient de la contradiction qui apparaît entre sa pensée et ses actes.

Plus généralement, la **satire** des *Lettres persanes* apparaît comme une **critique de l'anticulture**, c'est-à-dire, **en Orient**, du harem, des interdits ou des rites étranges, et, **en Occident**, d'une Église qui trouble l'État, des aventures économiques ou de la colonisation.

Romans épistolaires

la seconde moitié du XVII^e siècle :

succès des *Lettres portugaises* de Guilleragues (1669)

- roman composé de cinq lettres qu'une religieuse adresse à son séducteur, officier français

le XVIII^e siècle : le roman épistolaire à plusieurs voix

- Montesquieu, *Lettres persanes* (1721)
- Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse* (1761)
- Pierre Choderlos de Laclos, *Liaisons dangereuses* (1782)

Lettres persanes

- le côté exotique
- le côté érotique
- la veine satirique
- un ton spirituel et amusé

Un roman par lettres permet de:

- mettre des personnages en mouvement (des voyageurs) en relation avec des sédentaires
- passer sans transition d'un sujet à l'autre
- varier les circonstances et les points de vue

Dans *Quelques réflexions sur les Lettres persanes* (1754), Montesquieu souligne que **le roman épistolaire** permet de:

- mieux « faire sentir **les passions** »
- rendre acceptables **les digressions** en « **joignant de la philosophie, de la politique et de la morale à un roman** »
- faire partager au lecteur **le regard singulier et critique de l'étranger**

« Avec le roman épistolaire à plusieurs voix le lecteur a **l'impression d'assister à une action** que les narrateurs divers et successifs relatent et analysent dans **l'immédiateté de leurs intérêts et de leurs passions** et dont ils ignorent les développements ultérieurs. »

(*Lire les Lumières*, p. 116)

Les *Lettres persanes* ont certes instauré **une tradition du roman épistolaire de tonalité satirique** :

le choix de narrateurs **épistoliers étrangers** ayant **un point de vue singulier, neuf, ironique et critique sur le pays visité** a fait école:

- Poullain de Saint-Foix, *Lettres d'une Turque à Paris, écrites à sa sœur* (1730)
- Boyer d'Argens, *Lettres juives* (1738)
- *Lettres chinoises* (1739-1740)
- Maubert de Gouvest, *Lettres iroquoises* (1752)

Mais l'essor du roman épistolaire nourrit avant tout l'imaginaire d'un roman permettant essentiellement **l'accès à l'affectif et à l'intime.**

Le prodigieux succès de *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau en 1761 confortera cette orientation dorénavant dominante du roman épistolaire.

(Lire les Lumières, p. 117)

En 1670, arrive en France un Sicilien de Palerme, Francesco Procopio dei Coltelli (qui francisera son nom en François Procope-Couteaux). Il travaille comme garçon chez un cafetier arménien du nom de Pascal qui possédait un café rue de Tournon, à la foire Saint-Germain, Il se met à son compte deux ans plus tard et, en 1686, il rachète à Grégoire son établissement, qu'il fait luxueusement décorer et l'ouvre en 1689.

L'établissement, qui porte désormais le nom de **Le Procope**, devient rapidement l'un des **cafés littéraires** les plus courus. Il concurrence même le café de la Place du Palais-Royal, fondé cinq ans plus tôt (et qui deviendra le **café de la Régence**).

Après la mort de François Procope en 1716, son fils lui succède.

Le café attire des auteurs comme Voltaire ou Rousseau, qui y ont leurs habitudes.

La « légende » du café dit que Diderot y écrivit des articles de l'Encyclopédie, que Benjamin Franklin y prépara « le projet d'alliance de Louis XVI avec la nouvelle République » selon une plaque commémorative, et qu'il y aurait conçu des éléments de la future Constitution des États-Unis.

Montesquieu fait allusion au *café Procope* dans la 36^e des *Lettres persanes*:

« Le café est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques unes de ces maisons on dit des nouvelles, dans d'autres on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le café de telle manière qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré. »

(Wiki)

List XXXVI

Kawa jest w Paryżu bardzo rozpowszechniona: istnieje wielka ilość zakładów, w których ją rozdają. W niektórych wymienia się nowiny; w innych, grywa się w szachy.

Jest jedno miejsce, gdzie przyrządzają kawę tak, że rodzi ona dowcip w tym, kto się jej napije; a przynajmniej, że wszystkich którzy opuszczają tę kawiarnię, nie masz ani jednego, który by nie sądził, że go ma cztery razy więcej, niż go miał, wchodząc.

Ale co mnie razi w tych pięknoduchach, to że nie starają się być użyteczni ojczyźnie i karmią swe talenty błahostkami. I tak, kiedym przybył do Paryża, zaprzętałi się kwestią najbłahszą w świecie: chodziło o reputację starego greckiego poety, którego ojczyzna, jak również czas i miejsce zgonu, od dwóch tysięcy lat są nieznane.

Oba stronnictwa przyznawały, że jest to poeta wyśmienity: spór toczył się jedynie o porcję uznania, jaka mu się należy. Każdy chciał stanowić o tym; ale, między tymi kramarzami chwały, jedni wazyli lepszą wagą niż drudzy; stąd sprzeczka. Spór był nie na żarty; z obu stron wymieniano, z całą serdecznością, obelgi tak grube, ciskano sobie tak dotkliwie żarciki, iż nie mniej trzeba mi było podziwiać sposób niż temat dysputy. Gdyby ktoś, powiadałem sobie, odważył się w obliczu tych obrońców greckiego poety zaczepić dobre imię uczciwego obywatela, nie spotkałby się z taką odprawą! Sądzę, że ten zapał, tak czuły na reputację zmarłych, bardzo byłby opieszwały w obronie czci żywych! Bądź co bądź, dodawałem w duchu, niech mnie Bóg broni, abym miał kiedy ściągnąć na siebie nieprzyjaźń cenzorów tego poety, skoro dwa tysiące lat grobu nie zdołały go ubezpieczyć od tak zapamiętałej nienawiści! Obecnie, machają cepami w powietrzu; ale co by było, gdyby wściekłość ich natknęła się na żywego wroga? [...]



Le *café Procope* au XVIII^e siècle :
au second plan, de gauche à droite : Condorcet, La Harpe,
Voltaire et Diderot.

Une satire qui tourne en dérision l'esclavage (une liste d'arguments caricaturaux):

„Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout bonne, dans un corps tout noir.

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie qui font des eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée.

Montesquieu, *De l'esprit des lois*

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez des nations policées, est d'une si grande conséquence.

[raisonnement par absurde:]

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?”

Montesquieu, *De l'esprit des lois*, XV, 5

La théorie des climats

(De l'esprit des lois, Lettres persanes)

= le climat influence la nature de l'homme et la société
(C'est le climat tempéré qui est idéal.)

« Les peuples des pays chauds sont timides comme les vieillards le sont ; ceux des pays froids sont courageux comme le sont les jeunes gens. [...] nous sentons bien que les peuples du nord, transportés dans les pays du midi, n'y ont pas fait d'aussi belles actions que leurs compatriotes qui, combattant dans leur propre climat, y jouissent de tout leur courage. [...] Vous trouverez dans les climats du nord des peuples qui ont peu de vices, assez de vertus, beaucoup de sincérité et de franchise. Approchez des pays du midi vous croirez vous éloigner de la morale même ; des passions plus vives multiplient les crimes [...] La chaleur du climat peut être si excessive que le corps y sera absolument sans force. Pour lors l'abattement passera à l'esprit même : aucune curiosité, aucune noble entreprise, aucun sentiment généreux ; les inclinations y seront toutes passives ; la paresse y sera le bonheur ». (*De l'esprit des lois*, Livre XIV, chap. II)